

## 0.

# Avant-propos

J'étais jeune et bon à rien - ou pas à grand-chose -. Prêt d'un canal et de ses platanes, j'habitais une Allée des Soupîrs qui débouchait - vous n'allez pas le croire -, d'une Rue Mon Plaisir. Je me complaisais dans le désespoir, noir comme les habits que j'aimais à porter, me remettant une fois de plus de certains excès nocturnes sur le maigre matelas d'une chambre d'étudiant, quand il me visita pour la première fois sous les traits d'un sage vénérable.

Front haut et barbe sculpturale - rien à dire -, il parlait d'une voix grave et sépulcrale mais qui, curieusement, montait de temps à autres dans les aigus - comme quand les cassettes s'emballaient à l'époque dans les magnétophones -. Son apparence ne différait guère alors de celle d'un oiseau agité qui jacassait en sautant d'un arbre à l'autre.

Et il me répétait :

— Regarde, regarde la vie, elle est comme le ciel de ton enfance. Il est gris, morne et muet. Le lendemain, des montagnes resplendissent jusqu'à son firmament et voilà que tout ruisselle de sens et de bonheur. Si tu veux comprendre la terre, fiston, lève la tête.

Et l'on était presque enclin à croire ce stupide perroquet qui proclamait à tout propos que la vie offre tout à tous, qui prétendait que notre colère ne résultait que de notre peur de tout voir disparaître à jamais sans laisser nulle trace.

Or, à l'entendre, tout changeait mais rien ne mourrait : la belle histoire !

Mais c'est que j'avais trop mal à la tête. J'aurais tant voulu qu'il se taise. Je pris une chaussure et, fermant un œil, je le visai avec application. La chaussure heurta un motif géométrique du papier peint et retomba piteusement sur le parquet : l'animal avait eu le temps de sauter sur la branche d'un arbre qui croissait sur le mur opposé.

Et l'on aurait voulu tordre le coup à ce vieil imbécile, à ce gâteux - car on était trop jeune et fier encore pour apprécier de recevoir des conseils de la sorte et de quiconque -. On lui répliqua que si ces montagnes étaient visibles à l'occasion, cela n'était dû qu'à un phénomène de réverbération, à des lois physiques simples comme un bonjour, à la présence d'une masse d'air froid qui reflétait les rayons de lumière vers le bas. Je ne manquais pas de lui citer ici certains maîtres, que la patience est le pire des défauts, que l'espoir est la vertu des imbéciles et des bien pires encore...

Où alors était-ce une masse d'air chaud ?

Oh, je lui expliquerai le pourquoi plus tard, avec un croquis si c'était nécessaire, les gradients de température, les indices de réfraction et les lois de Descartes, s'il avait seulement la patience

d'attendre des heures plus propices à la réflexion.

Ici, je dus toucher un point sensible quelque part.

De l'air chaud ou de l'air froid ?

Se gratta-t-il la barbe une seconde de trop ? Ma seconde chaussure dut atteindre sa cible car je ne l'entendis plus.

Et je pus enfin retomber dans mon demi-sommeil de brute en convalescence.

Mais voilà que la nuit dernière, il est revenu dans mes rêves d'homme mûr - et sobre ô combien ! -, bien réinséré et domestiqué à n'en pas douter - salarié, marié, imposé, assuré, audité, pénalisé, ausculté, vacciné, tout ce que vous voulez qui se termine inexorablement de la sorte - quoiqu'à l'occasion un peu nostalgique de certains excès nocturnes mais vraiment si peu - c'est qu'on le paye de trop de maux à la tête ! -

Regrettant qu'il ne soit pas revenu plus tôt - je fus à deux doigts d'avoir la mauvaise foi de le lui reprocher -, je restais assis sagement sur le bord du lit. Je l'écoutais me raconter les récits qui suivent, cette fois-ci d'une voix égale et posée - loin de moi la prétention de les avoir parfaitement transcrits et dans leur intégrité - :

# 1.

## Querelle au prologue

Sur le bord de la rivière Ozou, un enfant s'assoit. Il parle tout seul si - et seulement si - des montagnes s'élèvent à l'horizon. Un jour, cet inquiétant et curieux échange sous les frondaisons :

— Prouve-moi que je ne suis pas là, dit l'un.

— Prouve-moi que tu es là, dit l'autre.

C'était toujours au même endroit, au bas d'une berge encaissée qu'il lui fallait dévaler jusqu'au pied d'un aulne, au tronc duquel il ne se retenait qu'au dernier moment de l'intérieur du bras.

Large ailleurs d'à peine quelques coudées, la rivière s'élargissait ici comme un étang. Sur l'amont, l'eau jaillissait sous un ouvrage de pierre qui avait été bâti pour la détourner dans un bief. Celui-ci n'était plus qu'un fossé asséché à moitié dévoré par les chardons. Et du moulin<sup>1</sup> auquel il conduisait, de l'autre côté de la route qui descendait les coteaux et prenait là un brusque angle droit, il ne restait que des pans de murs écroulés et des poutres enchevêtrées dans les sureaux odorants.

Sur l'aval, elle s'éloignait tout droit sous la voûte des arbres, tranquillement, encadrée tout du long par les racines entremêlées des arbres qui soutenaient les hautes berges, pareilles aux colonnes biscornues d'un temple dans une jungle perdue.

Prêt d'une étroite plage de limon que retenaient les racines de l'aulne, l'eau était préservée des remous. Assis sur la plus grosse d'entre elles qui y faisait saillie, il la regardait des heures durant. Mais si quelqu'un vadrouillait dans le coin, pêcheur, pèlerin ou vagabond, ou encore si une voiture descendait de Ribère - d'un certain point de la côte, il savait qu'on pouvait l'apercevoir entre les feuillages -, il se levait d'un bond, remontait la berge et faisait celui qui se promenait dans les prés. Une fois l'alerte passée, ce drôle d'animal sauvage pointait de nouveau le bout de son nez au même endroit.

Cela d'une part.

D'autre part, il y avait que cet enfant vivait dans un piémont, dans une contrée ni trop proche des montagnes pour que celles-ci y soient toujours visibles, ni trop éloignée d'elles pour que, au contraire, elles ne s'y montrent pas parfois, radieuses, à la faveur de quelques paramètres atmosphériques judicieusement ajustés.

---

<sup>1</sup> Le dernier de ses habitants, Bazerque, un joueur de bal musette, au talent de musicien limité si mes souvenirs ne sont pas faux, avait montré à mon père dans sa jeunesse cette inscription sur un madrier qui branlait : « Lalanne, 1773, Charpentier du Moulin, rue du pont Baylet à Condom ».

Là où la veille encore il ne pouvait rien percevoir, hormis les courbes estompées de quelques collines dans le lointain, votre regard se trouvait tout à coup saisi par une muraille blanche et bleue.

Sur les routes, elles vous surprenaient si vous parveniez au sommet d'une éminence ou débouchiez d'une forêt. D'une façon encore plus incompréhensible, elles pouvaient tout aussi bien s'imposer à votre vue, à l'improviste, au milieu de vos occupations quotidiennes, quand vous repoussiez les contrevents, ouvriez la porte d'un enclos ou vous vous releviez après avoir renoué un lacet, arraché une mauvaise herbe ou découpé un pampre.

Et, immanquablement, vous vous demandiez si elles y étaient ou pas, l'instant d'avant, ces hautes montagnes coiffées de pointes d'argent.

Venait ensuite un sentiment d'ineffable et évidente proximité, du moins pour celui qui s'abandonnait à la contemplation.

Cependant l'enfant, lui, ne perdait pas de temps à lever la tête. Tout au contraire, il baissait la sienne aussitôt vers les eaux argileuses de la rivière. Pêcheurs entêtés ou vagabonds furtifs, ceux qui s'en seraient alors approchés auraient pu voir ses lèvres bouger, comme s'il tenait conciliabule avec quelqu'un.

Avec qui, il n'y avait personne d'autre ?

Avec quelqu'un d'une si petite taille, si minuscule, qu'il n'était pas possible d'en discerner les détails ni d'en mesurer la moindre partie...

J'en vois d'ici quelques-uns qui commencent à bailler, tentés qu'ils sont de reposer ce livre sur le présentoir duquel le hasard les amena à retirer.

— Nous y voilà, ne manqueront pas de soupirer ces quelques-uns. Avec ces montagnes féeriques au zénith, nous nous apprêtons à oublier nos misères quotidiennes en prenant de la hauteur, heureux de nous rafraîchir l'esprit en nous envolant dans les altitudes, aspirés par un irrésistible et puissant appel d'air, bref à goûter un peu de l'infini, comme l'aurait écrit un auteur plus inspiré, moins prosaïque et pour le coup moins terre à terre.

« Et bien non : nous voilà tombés dans la plus plate des banalités. Un lutin ! Ce n'est pas possible : il nous en reste encore à découvrir de ces incongruités ? Ces bonhommes n'envahissent-ils pas déjà assez nos vies. Dès le saut du lit, nous devons en enjamber une demi-douzaine dans les chambres de nos enfants. À chaque instant, nous manquons de trébucher sur d'autres dans les couloirs et les escaliers de nos maisons encombrées.

Ensuite, cela n'arrête pas : au petit-déjeuner, il en sort de partout, des placards, du frigidaire, des paquets de céréales et des écrans plats ou pas. Dans les rues, ils sautent sur des affiches hautes de plusieurs mètres, en nous sommant de courir acheter ceci ou cela. Ils en dégringolent par grappes entières et se répandent dans les avenues, se multiplient maintenant jusqu'aux moindres recoins de

nos centres commerciaux, esplanades, parcs et monuments. Juchés sur les statues ou trônant sur les arbustes aux milieux de nos beaux ronds-points, ils nous abrutissent, nous apostrophent à tout propos avec leur charabia.

Il y en aurait donc aussi à la campagne ? Et à quoi ressemblerait-il celui-là ? Nous parions qu'il avait un nez tout rond, des poils partout, des oreilles en forme de chou-fleur et tout le bataclan ?

Nous répondrons à ces lecteurs passablement surmenés qu'il n'est certes pas facile d'introduire un lutin de facture inédite dans les pages d'un livre par les temps qui courent. Pour couper court à leurs questions, avant que l'idée saugrenue ne leur prenne de fermer et reposer ce livre, nous nous empresserons d'insister :

-*primo*, qu'il est de nature aquatique, locale et authentique - si ce dernier mot à un sens -,

-*secundo*, qu'il se trouve complètement dépourvu du sens de l'orientation, point qui ne sera pas sans importance,

-*tertio*, au cas où cela leur aurait échappé plus haut, qu'il se rend visible aux yeux de l'enfant, malgré sa taille minuscule, en même temps que ne le font les montagnes.

D'illustres observateurs de la nature, tout à fait dignes de confiance par ailleurs, ont plusieurs fois rapporté ce fait singulier : bien qu'éloignées l'une de l'autre dans l'espace, il y a parfois des choses qui se plaisent à arriver ensemble. Non pas l'une après l'autre, mais strictement en même temps, la main dans la main en quelque sorte.

Parenthèse refermée, retournons au pied de la digue pendant l'une de ces rares mais lumineuses journées :

L'enfant est à sa place dans sa posture favorite, coudes sur les genoux, tête entre les mains. Mais cette fois-ci ses lèvres ne bougent pas : il laisse l'autre parler tout seul, ne l'écoutant qu'à peine. Son intention est de le prendre par surprise. Ce qu'il fait comme suit, l'interrompant au beau milieu d'une histoire dont le personnage principal est une vache du voisinage qui se trouve en fâcheuse posture :

—...elle s'apprête à rejoindre le troupeau quand elle réalise que tous les museaux sont pointés vers eux deux...

— Tu n'existes pas.

— Pardon ?

— Non, tu n'existes pas. À la rigueur, ailleurs peut-être... Mais sûrement pas ici, en ce moment, là, sous mes yeux !

— Belle façon de couper la parole aux gens.

—Voilà la vérité : tu n'es qu'un rayon lumineux qui s'est réfléchi sur de l'air chaud. À cause de

cela, tu es retombé dans l'eau. Voilà ce qu'expliquent les marchands de lunettes avant qu'ils n'y tombent eux-mêmes.

Le lutin reste sans voix.

N'est-ce pas qu'il y a de quoi ?

Il est temps à présent de relater les événements qui précédèrent ce coup de théâtre. Pour Pâques, on avait invité de la famille de tout le département. Le père et le frère avaient ramené du chai des panneaux de bois, la mère et les sœurs sorti la table de la cuisine, aligné l'ensemble sous la tonnelle de la bignone qui bourgeonnait déjà, l'avaient recouvert de nappes blanches et agrémenté de bouquets de lilas.

La grand-mère Hélène servait le bouillon de la poule au pot quand, levant la tête, elle dit que cela ne l'étonnerait pas qu'il pleuve le lendemain. Ceux de Cahuzac les avaient vues dès qu'ils s'étaient élevés par-dessus la plaine de l'Adour. Ceux d'Aizieu-en-Campagne s'étaient même arrêtés au Pré Catala pour en profiter de la vue. Bien que la ferme se trouvât au fond d'une vallée, que barrait de plus le remblai de l'ancienne ferrée sur le midi, deux ou trois pointes argentées dépassaient des vignes entre le Soubiras et Mauriet. C'était une règle : elles annonçaient du mauvais temps pour dans pas longtemps.

Les montagnes ! À ce signe, l'enfant avait voulu quitter la table pour courir à la rivière mais sa mère le retint sur sa chaise. Il lui avait fallu patienter et voir défiler asperges, pâtés, poule farcie, cornichons, gigot d'agneau et flageolets. Et c'est au moment du pastis aux pommes que le grand-oncle Marcel, celui qui avait appris à lire tout seul et terminé sa carrière de percepteur à Vic, s'était lancé dans une implacable démonstration :

— Elles sont trop loin de nous, sous la ligne d'horizon, pour que nous puissions les voir normalement. Vous vous souvenez de mon ami Bidou, l'opticien sur la place d'Eluza ? Combien de fois nous n'y sommes pas montés tous les deux pour y pêcher la truite ?

« Nous nous étions connus pendant la guerre au camp de prisonniers du Quedlinburg. Pendant la nuit, le front avait reculé de quelques kilomètres et le train nous avait malencontreusement déposés derrière : les allemands nous avaient cueillis comme des poires mûres. Pas mécontents dans le fond. Mais le temps était long au Quedlinburg. Si nous avions trop le mal du pays, il nous arrivait de parler d'elles. Une fois, sur la fine pellicule de neige qui recouvrait la terre battue, il avait dessiné la chaîne entière, comme on la voit du Pré Catala, avec tous ses pics, cols, brèches et glaciers. Du levant au couchant, il me les avait tous sortis comme ils lui venaient, le pic du Midi, l'Homme Perdu, l'Ardizon, le Néouvielle, le Tramezaigue, le port de l'Ordissétou... Il avait essayé de m'expliquer comment il s'agit ici d'un mirage dit supérieur, par opposition au mirage inférieur qui est celui qui fait croire au voyageur dans le désert que l'oasis est proche, alors que ce n'est que le

reflet d'un pan du ciel.

L'aïeul se tut, des miettes de croustade accrochées sur la moustache blanche. Il se la lissa du bout de la langue et continua :

— Peu avant qu'il se noie, le malheureux, je ne sais plus pourquoi, je lui avais demandé qu'il tente encore une fois de m'expliquer pourquoi elles se laissent parfois admirer comme en ce moment...

Pour se faire mieux entendre, l'oncle Marcel sortit un stylo de sa veste et traça un croquis sur le bas d'une page du journal dominical, juste sous les trois cases des Aventures de Ferdinand.

Par la suite, les photos jaunies ressortirent des cartons à chaussures et circulèrent de main en main. Comme à l'accoutumée, on entreprit de remettre de l'ordre dans la chronologie des disparus, ne s'accorda pas à propos de telles dates ou faits, regretta de ne pas avoir pris la peine de marquer ceux-ci au crayon dans leur dos tant qu'il était temps.

L'enfant eut enfin quartier libre. Il voulut amener le journal mais l'oncle Marcel, déjà assoupi au bout de la tonnelle à côté de la margelle du puits, le tenait replié sur ses genoux, ses mains croisées dessus. Avant de s'éclipser, il demanda à une tante ce que c'était qu'un opticien.

Le lutin n'en revient toujours pas. Bien que nous ayons du mal à en distinguer les détails, on imagine très bien une bouche ouverte comme un O tout rond.

— Ainsi, je serai une sorte de rayon lumineux qui se serait cogné contre de l'air chaud, reprend-il lorsque le souffle lui revint. J'en reste estaboussi, autrement dit le sifflet coupé. Veux savoir le fin mot de cette affaire.

— L'oncle Marcel nous a raconté que d'habitude nous ne pouvons pas voir ces montagnes parce que les rayons lumineux, ceux qui s'y réfléchissent, repartent tout droit dans le ciel. Au lieu de se perdre comme ils le font bêtement les autres jours, ces rayons reviennent vers nous aujourd'hui parce qu'ils sont courbés par de l'air chaud. Voilà pourquoi nous les voyons maintenant. Et toi, c'est du pareil au même.

Le sifflet restant toujours fermé, l'enfant dit qu'il va recommencer mais cette fois-ci avec un dessin.

— Comme cela, tu comprendras mieux.

À l'aide d'une brindille, il dessine un bonhomme sur le limon.

— C'est nous.

Puis deux triangles superposés pour figurer les deux montagnes.

— Celle du bas, c'est la vraie que l'on ne voit pas. Celle du haut, c'est la fausse que l'on voit. Et ce rond en pointillé, là, entre elles et nous, c'est de l'air chaud qui ne bouge pas.

Il s'attaque ensuite aux flèches mais se mélange vite les pinceaux, ne sachant plus d'où elles doivent partir et où parvenir - contrairement à son grand-oncle, il les trace des yeux du bonhomme vers les montagnes -. Il efface les flèches, recommence, mais de nouveau sans succès. Efface le tout, bonhomme et montagnes compris, d'une main qui s'énerve.

Tandis qu'il s'applique et recommence en vain, le lutin l'encourage et l'assure que son vœu le plus cher est de comprendre ce curieux phénomène. En effet, une histoire si difficile à dessiner, cela devrait être sûrement de la magie. Or, la magie, c'est un domaine qui l'intéresse, lui, au plus haut point. Surtout la grande, justement : celle avec des flèches, des triangles et des pointillés.

La brindille voltige dans l'eau.

— Mais non ce n'est pas de la magie ! C'est de l'optique comme pour les lunettes. Tant pis pour le dessin ! Le plus important à comprendre c'est que les montagnes ne sont pas là. Et toi, c'est du pareil au même : je te vois là mais tu n'y es pas !

Et donc, nous y voilà :

— Prouve-moi que je ne suis pas là, dit l'un.

— Prouve-moi que tu es là, dit l'autre.

Tout se tait. Plus de clapotis sur les pierres taillées éparpillés au pied de la digue, ni de pépiements joyeux dans les haies ou de froissements soyeux dans les feuillages.

L'enfant sort une vieille boîte à sardines de la poche du pantalon, la fait naviguer en rond en la tirant du bout d'un doigt - sur les bords, le Capitaine Cook scrute avec sa longue-vue des îles barrées de brumes rouillées à l'horizon... -, mais le cœur n'est guère à jouer ni à l'imagination.

Un courant d'air tire l'oncle Marcel de son sommeil, d'abord peu à peu en remontant le long de ses reins puis, tout à coup, comme une morsure froide dans le creux de la poitrine. Il prend la main de sa sœur assise à ses côtés, lui dit que de tous les enfants de Joseph et de Victoire qui courraient pieds nus autour de cette maison, il n'y a plus qu'eux deux pour s'en souvenir. Et qu'il ne restera bientôt plus qu'elle.

— Ce pauvre Bidou ! Il rabâchait à longueur de journées que, tout ça, c'était de grosses bêtises. Il me le répétait déjà pendant les années aux Quedlinburg. Aussi, moi, pauvre, j'ai toujours cru depuis qu'il ne parlait que de la guerre.

À l'écart de la table, près de la margelle du puits, ils se mettent à égrener les souvenirs main dans la main, s'abandonnent à parler du temps passé au temps présent, des coteaux de l'autre côté de la rivière, du serpolet qu'ils y cherchent à la Noël pour le cochon, entre Ribère et Ciser, des terriers

cachés derrière les genévriers - de la grande tête aux renards, dis, tu t'en souviens -, du frère Janus et de son accordéon, des tulipes sauvages qui poussent dans les vignes de Soubiac, de ces carreaux colorés dont ils se remplissent les poches - des mosaïques des romains, tu te rends compte, mais à l'époque, pauvre, nous ne le savions pas ! - ...

L'autre est sorti de l'eau - car il est aussi quelque peu amphibie -, jusqu'au milieu de la terre fraîchement remuée. Il observe ce qui reste du dessin en se frottant le menton d'une main - on imagine -, le front plissé comme un qui pense beaucoup. Puis haussant les épaules et tournant le dos, reprend que cette magie-là ne lui semble pas très sérieuse, que ce n'est pas la peine de parler à un qui ne fait que semblant d'écouter, que c'est comme l'histoire du train.

— Je ne fais que répéter ce qu'expliquent les marchands de lunettes. Mais de quel train parles-tu ?

— De celui qui passait ici, il n'y a pas longtemps encore, et des trains en général : au début tu joues sur un tas de sable, les bras enfoncés jusqu'au creux des épaules, là-dessous tes mains se rejoignent, bien profond, bien au chaud dans les galeries, et tout à coup, il surgit, il envahit ton monde, alors tu détales - le tas de sable s'écroule -, pour te cacher dans le séchoir à tabac.

« Ce vacarme retentit le lendemain et tous les jours qui s'ensuivent, chaque fois à la même heure, un peu avant la sirène de midi, alors tu risques une fois un œil entre les planches du hangar et tu les aperçois pour la première fois ces cubes noirâtres qui barrent quelques secondes l'horizon,

Alors tu t'habitues encore et malgré la peur - oh ! la peur, tu en fais une boule noire chiffonnée au fond de ton ventre ! -, tu t'approches peu à peu de la voie ferrée, et bientôt des gens agitent les bras dans les wagons, peut-être qu'ils te saluent, alors - on ne sait jamais -, tu agites un mouchoir pour leur répondre.

— Et après ?

— Après, tout va très vite, tu remets le mouchoir dans la poche et tu sautes dans le train - adieu la compagnie, adieu petit frère : dis bien aux parents que je ne les oublierai pas -, et puis c'est la fin : tu ne remets plus jamais les pieds dans le pays, jamais !

— Je viens ici tous les jours mais pas toi.

— Ce n'est pas la peine si tu ne vois pas les montagnes : tu ne me verras pas non plus, je ne sais ni pourquoi, ni comment ; mais je ne doute pas que Monsieur le Savant, celui à qui j'ai l'honneur de parler présentement, saura m'en donner la raison, lui qui sait tout expliquer, la montagne d'en haut, la montagne d'en bas.

— C'est vrai que ce n'est pas facile à comprendre. Pour les rayons lumineux non plus, j'imagine : ils doivent réfléchir longtemps avant de savoir dans quelle direction ils doivent se diriger.

— En second lieu, s'il y en a qui ont le temps de traîner dans les prés, à faire des ronds dans

l'eau, à y regarder le bout de leur nez, moi, en revanche, je ne manque pas de travail, j'ai une quête à poursuivre, un objectif à atteindre, un projet à boucler dans le temps imparti.

« Comment cela a-t-il commencé ? Nous étions des milles et des cents à nous ébattre joyeusement là-haut, là où naissent les rivières. Je ne sais plus quand ni pourquoi cette idée folle nous toucha comme une épidémie - mes frères tout excités à l'idée de changer d'air, moi pas -, voilà qu'il nous faut les suivre ces rivières, pour descendre dans les plaines à la recherche d'une contrée immense dans laquelle tout doit aller se perdre à ce qu'il paraît - mon avis est qu'il s'agit plutôt d'un pays bête et ennuyeux -. Enfin, mes frères ont dû avoir plus de chance que moi : je n'en ai plus rencontré un seul depuis je ne sais combien de lunes.

Et pourtant j'ai eu le temps de voir le bois de Bouillon sept fois bois et sept fois champs, comme aurait dit mon cousin le fadet de La Barde, et j'ai vu aussi la bastide en chânaie avant que le sénéchal de l'Agenais n'y débarque sur son baudet - son cheval ayant trépassé au passage de la Baïse -, pour y poser les premiers jalons.

Et pourtant j'y mets du cœur à cet ouvrage, je suis têtu et sans me vanter plutôt bon nageur, écoute voir :

Tu as devant toi le Maître-Visiteur des Eaux tant vives que dormantes, le Maître-Visiteur des sources et fontaines, digues et moulins, celui qui descend le fil du courant et remonte dans le cresson des fossés, le sondeur attentif des canaux, mares et étangs, l'arpenteur infatigable du moindre filet d'eau qui court dans les champs de maïs après l'orage, le recenseur des zones humides, puits, abreuvoirs, citernes et baricouilles - qui sont aussi des fossés mais ceux-là dans les bois -.

En conséquence, cela dit entre parenthèses et entre nous deux, je pourrai t'en conter long sur le pays. Mais ce n'est pas tout : j'ai aussi mes habitudes, mes affaires à moi dont je dois m'occuper. Ah ! Pour cela, oui, j'ai bien d'autres obligations et d'autres métiers que celui de perdre mon temps à discuter avec un drôle qui n'écoute pas !

— Je te demande pardon si je t'ai vexé. Je reviendrai parce que je voudrais connaître les aventures de cette vache.

— Oh, les animaux qui parlent, il n'en manque pas, c'est d'un commun !

— Je ne t'oublierai jamais parce que...

Mais l'enfant ne peut terminer sa phrase.

— Alors, l'affaire étant présentée comme cela, c'est bon et je te pardonne, dit le lutin attendri - on imagine -, jusqu'à la pointe du couvre-chef.

— Ma mère m'appelle pour dire au revoir à la famille qui nous quitte. Il faut que je m'en aille. Mais à propos...

L'enfant se dresse, fier, les mains sur les hanches :

— Il faut que je te le dise tant qui j'y pense : je sais comment il faut s'y prendre pour trouver le

pays que tu cherches.

Qu'attendait-il pour le dire, vite, comment ?

— Il ne manquerait plus que cela, pour que tu disparaisses à jamais !

— Espèce de garnement prétentieux qui n'est jamais sorti des jupes de sa mère, qui n'a jamais dépassé les rangées d'artichauts au fond du jardin de son père, fanfaron, sûrement que tu ne le sais pas !

— Peut-être que oui, peut-être que non. Il te faudra revenir pour le savoir. À la prochaine !

Tandis que l'enfant s'éloigne dans le pré, une herbe à la bouche, se baisse sous la clôture, passe sur le pont, quelqu'un - quelque chose dans l'eau qui murmure -, se dit qu'il n'y a décidément pas de meilleure réjouissance que celle de se disputer entre bons amis.

Plus tard, quand des portières claquent dans le crépuscule, que des chiens aboient en poursuivant les voitures sur le chemin qui rejoint la grand-route, cela revient aussitôt dans l'eau qui frissonne, une inquiétude grise, une douleur comme aux dents :

— N'empêche qu'un jour, toi, tu ne viendras plus.

Sur ce, les montagnes s'effacent du ciel et ce quelqu'un - ce quelque chose - disparaît en même temps de la surface de la rivière.

Tant il est vrai qu'il y a des choses qui aiment à repartir ensemble, main dans la main, sans que nous sachions non plus pourquoi.

## 2.

### Le Pêcheur et la Vache Ambiguë

Le ciel est devenu si lourd qu'il n'y en a plus que pour les mouches et les petits garçons qui n'aiment pas faire la sieste derrière les volets clos. Ceux-là marchent pieds nus sur les carrelages pour ne pas réveiller leurs pères, sortent des maisons les chaussures à la main.

Plus tard, ils arpentent les prairies silencieuses. Il y en a même qui posent des questions à l'eau qui parle, qui lui demande par exemple de quelle vache il s'agissait l'autre jour :

-----

« Son histoire n'a pas paru t'intéresser. Tu n'avais pas la tête à m'écouter ? Tu n'as rien manqué : que veux-tu qui en vaille la peine ? C'est pourtant vrai qu'il n'y rien d'exaltant dans la vie d'une vache, du moins aujourd'hui et dans ces parages. Lorsqu'elle naît, c'est la fermière qui dessine les taches noires de sa robe sur le carton rose saumon du contrôle laitier. Elle doit choisir un nom, suce le bout du crayon à mine, mais ne réfléchit pas longtemps - elle doit aller panser les bêtes, rentrer les canards, plier le linge et préparer la soupe - : ce sera encore un nom de fleur. Puis c'est l'étable et le pré, le pré et l'étable. Jusqu'à la fin, la vache broute et rumine et c'est tout.

C'est tout ? Non, bien sûr, il y a les occupations quotidiennes : le troupeau sur l'autre rive, les projets d'évasions au-delà des clôtures et les causeries de la doyenne Azalée qui a sa place réservée sous le chêne séculaire au milieu du pré. À sa périphérie, il y a les clans et les alliances qui se font et se défont à l'ombre des haies, les génisses qu'il convient de gagner à sa cause. La vie est faite d'humeurs et de fâcheries, de crises et de tensions mais, pour l'essentiel du temps, on broute et on rumine en paix. Et tout va pour le mieux dans le meilleur des prés.

C'est tout ? Non, il y a aussi les originales qui amusent la galerie. Tous les troupeaux en ont une mais celui-ci en a une particulièrement douée. Pour en revenir aux humeurs, il faut que je t'apprenne ici que c'est un beau chahut dans les rangs quand l'une d'elles a ses chaleurs. Cela est fort utile au fermier car il peut savoir quand une vache se trouve dans les bonnes dispositions. Il la ramène à l'étable et le Grand Inséminateur, le vétérinaire, débarque dans les heures qui suivent, avec ses longs gants bleus et son étonnante blouse verte qui lui descend jusqu'aux bas des bottes et traîne dans la paille.

Jonquille débuta sa carrière d'originale en montant n'importe qui, n'importe quand. Elle surprit Tulipe qui s'apprêtait à entamer une nouvelle pièce de sainfoin tendre à souhait. Monsieur Jaulin du

moulin de Garbay ramena donc Tulipe à l'étable - ce n'est certes pas agréable d'y rester enfermée par une belle journée de printemps -. Le Grand Inséminateur vint accomplir son œuvre. Mais ce fut cette fois-ci un bel amusement que de voir le fermier se gratter la tête quelques mois après : pas de petit veau en vue !

Jonquille y prit goût et continua de plus belle. Tulipe l'imita, puis d'autres s'y mirent. Pour le coup, ce fut un chahut qui jamais ne prenait fin. La doyenne Azalée dut intervenir pour y mettre un terme : c'était l'avenir du troupeau qui était en jeu. Monsieur Jaulin a beaucoup de soucis par ailleurs et le vétérinaire ne se déplace pas pour rien. Il ne fallait pas que l'idée lui vienne de jeter son béret par-dessus la salle de traite - à force de se gratter derrière la tête -, et de renoncer à l'élevage laitier.

Jonquille changea alors de registre. Elle prit l'habitude de se tenir à l'écart, immobile et debout, la tête sans cesse levée au ciel. À la voir, le regard inspiré et tourmenté, on avait l'impression que des monstres laineux et buveurs de sang pouvaient en surgir à tout moment pour fondre sur le troupeau. C'était tout à fait intéressant : indiscutablement, la vie y gagnait en variété et le pré en dimension.

Tandis qu'elle prenait cette pose, voilà qu'un jour un pêcheur entra dans le pré. Cette vache tourna majestueusement la tête, abaissa les cornes jusqu'au ras du sol, puis au pas, au trop, au galop, elle chargea...

Outre qu'il s'agit d'un être humain, ce qui caractérise un pêcheur, ce sont les pensées qui l'accompagnent quand il passe son attirail par-dessus la clôture. Se glissant avec précaution entre les fils de fer barbelés, il se dit qu'il y a un temps pour tout, celui pour faire bonne figure - défendre sa gamelle, être à la hauteur, payer traites, amendes et impôts, etc... -, et un autre, de préférence le Dimanche : celui pour méditer sur les fatuités de la vie ou alors - avec un air limpide et calme comme cela, pas un brin de vent, ce sera parfait - ou alors, à la rigueur, celui pour pêcher.

Le pêcheur s'avance dans le pré, un peu comme dans un sanctuaire ombragé à quelques pas d'un paradis. Il se choisit le meilleur coin, celui sous le frêne dans le coude du méandre, sort son matériel le prépare avec amour, lance une ligne et s'assoit.

Devant lui, le bouchon. Derrière lui, à quelques dizaines de pas, un troupeau de vaches couchées en rond. Il a une tendresse particulière pour ces animaux. Des calmes comme lui.

C'est le moment que la vache Jonquille choisit d'ordinaire pour se lever. Le pêcheur perçoit comme un vague remue-ménage dans son dos. Il tourne la tête, juste un réflexe, un simple regard jeté par-dessus l'épaule. À l'extrémité de son champ de vision, il a eu le temps d'entrevoir une vache à l'écart du troupeau, immobile et sur ces quatre pattes.

Il se trouve quelques points communs avec ces quadrupèdes, des philosophes comme lui, des

animaux qui prennent le temps de vivre, des mammifères qui ne prétendent pas accomplir plus d'une tâche à la fois. Quelle belle invention, tout de même, que les troupeaux de vaches dans les prés sans les taureaux !

Cet endroit semble prometteur. Les ombres sont nombreuses qui se laissent deviner sous la surface de l'eau : ici des goujons et des gardons, là des carpes et des tanches et, là-bas, sous la branche d'un saule, peut-être même un énorme brochet qui guette à l'affût.

Soudain, nouveau remue-ménage. Il tourne la tête une seconde fois, appuie son regard plus longtemps pour se rassurer. Bien que cette vache ne bouge pas d'un cil - elle aime quand l'affaire traîne en longueur, que le doute s'insinue lentement -, elle s'est indéniablement rapprochée: la voilà maintenant à mi-chemin entre le troupeau et lui.

Pourtant, garrot raisonnable, cornes ténues, le pêcheur se convainc que c'en est une. Il se demande d'ailleurs comment il réagirait si ce n'était pas le cas, voire s'il s'agissait d'aventure d'une de ces vaches belliqueuses dont on entend parler à l'occasion. Il se répond dans sa tête :

— Dans tous les cas, tu as le choix entre plusieurs possibilités : soit courir le long de la berge, soit plonger dans la rivière. Et il te reste encore la plus noble et la plus glorieuse, celle que recommande l'académicien Pesquidoux : attendre, dressé sur la pointe des pieds, sans bouger, rein creusé et les mains en l'air... Et hop, à la dernière seconde une pirouette sur un pied ! Chapeau, l'artiste ! ... Mais qu'est ce qu'il me prend ? Ne laissons plus notre esprit dériver et se perdre dans des chimères. Concentrons-nous sur l'essentiel : sur notre bouchon.

Se dit-il.

Mais les mouvements reprennent dans son dos.

Le pêcheur, oubliant ses dons éventuels d'écarteurs, se lève d'un bloc, considère cette vache qui n'est plus distante que d'une poignée de mètres. Elle paraît paisible, silencieuse et ruminante.

Alors, il se rassoit.

Mais : fouettements de queue, souffles rauques et profonds : progression indiscutable.

Le pêcheur bondit de nouveau, la regarde dans le blanc des yeux. Il souhaiterait tant que cette mangeuse d'herbe s'en aille brouter ailleurs. La vache qui se fait plus vache que vache.

Le flegmatique se roule une cigarette, le nerveux urine, le sanguin l'insulte, le bavard tente de l'amadouer avec des arguments sans queue ni tête. Le raisonneur raisonne : il voudrait des certitudes. A-t-il bien tout vérifié ? Il tend le cou pour distinguer le bout d'un hypothétique pis qui dépasserait, mais elle vient juste de s'allonger de tout son long : il ne peut pas trancher la question.

Il reste à régler les cas les plus difficiles, ceux du têtard et de l'indécis dont des comportements se rejoignent dans l'adversité : ils gardent un œil posé sur le bouchon et essayent de l'autre de l'attraper dans leur champ de vision. Ou alors ils tournent la tête très vite, en alternant comme cela, un coup vers la rivière, un coup vers le pré... Efforts méritoires mais qui ne peuvent raisonnablement se

soutenir longtemps.

Finalement, ils abandonnent tous à ce stade. Après tout, ce ne sont pas les prés qui manquent, ni les berges et les autres endroits tout aussi poissonneux. Enfin, probablement pas autant, parce que ce sera difficile de trouver mieux : comme celui-ci n'est guère fréquenté, les poissons ont dû se passer le mot depuis longtemps !

La vache rêve. Elle voudrait affronter un adversaire plus coriace, à tout prendre plus racé et flamboyant. Ce qu'il lui faudrait, c'est un prince des arènes : un écarteur sur le sable !

Or, comme quoi le hasard fait bien les choses, que tout finit par arriver un jour ou l'autre, voilà ce que j'entends tandis que je poursuivais mes recherches sous les platanes de la terrasse du Café du Pont, à l'heure de l'apéritif :

— Villadonga, mon cher cousin, je suis sincèrement désolé. À cause de ce regrettable incident, nous sommes obligés d'annuler les courses de cet après-midi. Va savoir comment la citerne des pompiers a pu se vider cette nuit dans les arènes : elles sont impraticables. Nous t'avons fait venir pour rien. Ne t'inquiète pas : le Comité des Fêtes te paiera même si notre assurance ne marche pas.

— Cassagne, j'avoue que cette annulation m'arrange bien. Nous n'en sommes qu'à la moitié de la saison et j'ai déjà des dizaines de courses dans les pattes. Je vais en profiter pour me reposer. À propos, je vois que tu pêches toujours.

— C'est la canne à pêche que ma femme m'a offert pour nos noces d'or. Toujours autant. Avec les courses landaises, c'est mon autre passion. J'y suis parti à l'aube et j'en reviens à peine.

— Pourrais-tu me la prêter ?

— Bien sûr, je suis ton obligé. Ce ne sont pas les rivières ni les bons coins qui manquent par ici. Mais les plus poissonneux, ce sont des postes sur l'Ozou. Il n'y a pas photo. Seulement, là, il y a un problème...

— Je te vois venir : des taureaux dans le pré.

— Non, pas des taureaux.

— Des vaches landaises. Mince ! Je ne voulais pas en voir l'ombre d'une seule ce tantôt.

— Non, pas des landaises. Des noires et blanches. Des paisibles qui broutent sans penser à mal. Enfin, d'habitude...

Villadonga le considéra, l'œil noir et un glaçon au bout des doigts.